

LA LANTERNE D'HADES

LIVRE III

Inspirée d'une nouvelle d'Herbert Georges Wells, cette aventure commence à la fin du XXe siècle, dans un minuscule appartement de la rue Clavel, près du métro Pyrénées, dans le vingtième arrondissement de Paris.

En menant des recherches sur la gravité un jeune fonctionnaire des PTT découvre fortuitement la nature émergente du temps, ainsi que la possibilité de ralentir son cours.

Méthodique et organisé, il se lance alors dans la construction d'une machine, "la Lanterne", et réalise à son bord quelques incursions temporelles, en prenant pour QG le mausolée de Charles Rossignol, au cimetière du Père Lachaise...

Découvrant le XXIe siècle il devient résident d'un foyer du jeune travailleur, où il rencontre Zaphira, une jeune fille du quartier des Lilas. Mais sa disparition et son retour, bien des années plus tard, interpellent les autorités, jusqu'à la découverte de la Lanterne et le "grand saut" qui le mènera en 2070...

Là-bas, il investit une station de métro abandonnée, à Mairie des Lilas, mais incapable de récupérer sa machine, il finit à la rue, comme "SDF". C'est là qu'il rencontre le canadien Boris Florionov, ancien militaire de l'Armée de l'Air et de l'Espace...

Devenus amis, il intègre une équipe de brocanteurs pilotée par le vieil homme, avec Khalil, rockeur désinvolte et intermittent du spectacle, Solange, ancienne danseuse au Paradis Latin et Head & Soulders, informaticien et bricoleur de génie.

Plus tard l'explorateur s'improvise écrivain public auprès des déshérités du quartier, mais rattrapé par les services français, qui s'intéressent d'un peu trop près à ses recherches, il finit en prison !

Escomptant qu'il craque, il est alors incarcéré à Fleury Mérogis... C'est là qu'il rencontre de dangereux criminels, dont le Professeur Morge, psychopathe anthropophage, et Alex patte d'ours, boxeur raté, qui finissent par devenir ses amis...

Mis au mitard pour inconduite il est libéré de prison par son vieil ami Boris, qui perfectionne la Lanterne d'Hadès pour l'extraire de sa cellule... Mais devenu un détenu en fuite notre homme n'a d'autre choix que de quitter cette époque : ses amis l'attendent alors entre les murs de Notre Dame, pour lui faire leurs derniers adieux, tandis qu'il reprend son chemin, *en route vers l'infini...*

C'est donc en quittant le XXIe siècle, à bord de sa machine, que commence pour le voyageur du temps cette nouvelle aventure, riche en péripéties...

SOMMAIRE



I

- 2570 : [En route vers l'infini](#)
- 90 732 : [Le ruisseau Saint Martin](#)
- 90 732 : [Le niñocène](#)
- 90 732 : [La nuit de la chauve souris](#)
- 90 825 : [Le verger des Amandiers](#)
- 90 833 : [Les enfants des hommes](#)
- 562 533 : [Le petit lac](#)
- 1 527 802 : [Un drôle de paroissien](#)
- 1 527 802 : [Un réveil mouvementé](#)
- 1 527 802 : [La cuisine au beurre](#)
- 1 527 802 : Un pays de cocagne
- 1 527 810 : Un départ émouvant
- 1 528 411 : Le passager clandestin
- 1 529 017 : Le barbecue improvisé
- 1 529 017 : L'ancre de l'écailleux
- 1 529 017 : L'émincé de vipère
- 1 529 017 : Les évadés du bocal
- 1 529 017 : Une faune hostile
- 1 529 017 : Baba Yaga
- 1 529 017 : Un départ avorté
- 1 880 502 : La fin des temps
- 1 880 502 : La baignade imprévue
- 7 820 604 : La vallée des géants
- 7 820 604 : L'acte sacrilège
- 7 820 604 : Les arpents verts
- 7 820 645 : Une faune peu ordinaire
- 7 820 653 : L'invasion des Marabuntas
- 7 924 356 : L'esprit de la forêt
- 8 418 249 : Les Mocassins d'eau
- 8 418 328 : Bienvenue en Picardie
- 8 418 328 : Le titan des mers
- 8 418 328 : Clémenceau
- 8 418 328 : L'incursion des rats palmés
- 8 418 328 : Le signal mystérieux
- 8 418 328 : Un terrible imprévu
- 8 418 328 : L'apothicaire

II

- 8 418 328 : L'espèce nouvelle
- 8 975 813 : Les Grenouilles taureau
- 8 975 813 : La fin d'un monde
- 9 208 506 : L'oasis au coeur des sables
- 9 208 506 : La pierre philosophale
- 9 208 506 : Les créatures des sables
- 9 208 506 : Le Jardin d'Eden
- 9 208 809 : Le monde des articulés
- 14 341 538 : Les Bâtonnets d'émeraude
- 14 341 538 : La cure de jouvence
- 14 341 538 : L'attaque des Bâtonnets
- 14 531 232 : Le récif des Posidonis
- 14 825 673 : Une ville miniature
- 14 825 673 : Les octopodes
- 14 825 673 : Le coquillage extraordinaire
- 14 825 673 : Sus au diesel !
- 14 825 673 : Une langue inconnue
- 14 825 673 : L'artefact marin
- 14 825 673 : Le Massey Ferguson de la mort
- 14 825 673 : Les légendes vivantes
- 14 825 673 : Prisonniers du désert
- 16 269 128 : Le monde des Opilions
- 16 269 128 : La traque impitoyable
- 16 269 128 : Retour vers l'enfer
- 16 269 128 : L'érosion temporelle
- 31 301 965 : La forêt enchantée
- 16 269 128 : Retour vers le futur
- 16 269 128 : L'ancre du fourmilion
- 16 269 128 : Une chasse effroyable
- 16 269 128 : La longue attente
- environ +200 Ma : La mort blanche
- environ +200 Ma : Le buisson ardent
- environ +200 Ma : Les ballons de Wells
- environ +550 Ma : La fin des temps
- environ +500 Ma : Au coeur du temps

LIVRE IV ...

EN ROUTE VERS L'INFINI : 2570

Le chronomètre courait depuis un long moment déjà et cinq cent ans s'étaient écoulés. Mes amis morts depuis longtemps (1) j'éprouvais l'oppressante angoisse des voyageurs solitaires : j'avais brûlé mes vaisseaux sans penser au retour et une peur bleue m'étreignait de ses doigts invisibles.

Poursuivant ma route s'accélérait le tempo : les années s'égrenaient alors comme des secondes et les murs de Notre Dame s'illuminaient d'un pâle reflet métallique. Quand soudain, surgi du néant en galon ardent, un large pinceau lumineux couvrit d'Est en Ouest l'intérieur de la cathédrale !

Effrayé je serrais plus fort mes commandes, attendant que le phénomène s'estompe... le temps d'associer l'étrange lueur à l'empreinte du soleil dans le firmament : Notre Dame avait perdu son chef et de part et d'autre de cette bande orangée, des astres lointains marquaient leur course dans le ciel, comme autant d'étoiles filantes. Parfois, un mince faisceau argenté cinglait l'horizon pour changer de taille et d'intensité ; la lune, compagne de la Terre, signalait ici sa présence... Mais bluffé par ce spectacle envoûtant je sombrais bientôt dans les bras d'Hypnos, bercé par le sifflement aigu des disques de ma machine...

Le compteur courait encore quand une cruelle torpeur m'engourdit. Ma montre indiquait alors trois heures de l'après-midi, bien que la position des aiguilles sur leur cadran ne correspondît plus à rien... Au dehors trois mille ans s'étaient écoulés et l'immuable décor avait disparu, noyé sous un linceul blafard.

Le climatiseur de bord s'enclencha alors, suivi du pilote automatique. Puis s'amorça une vertigineuse ascension...

Glacé jusqu'aux os j'approchais gauchement mes doigts des ouïes de l'armature de commande... Dehors, un mur neigeux ceinturait l'appareil et des buées inondaient lentement les manomètres de bord. Mes instruments réduits à néant je fuyais ce piège mortel en activant la commande hyperspatiale !

L'ascension s'avéra longue et périlleuse, et à chaque passage entre l'univers gémeilaire et la réalité s'engivrait un peu plus l'habitacle. Mais plus inquiétant encore, l'irréversible transfert de chaleur impactait mon corps dans son entier : je gelais de l'intérieur et mes doigts gourds prenaient des teintes violacées !

Quand la Lanterne déboucha au grand air j'étais déjà en hypothermie : prostré dans mon siège, je restais là un long moment, paralysé et groggy, sans que le chauffage d'appoint ne parvinsse à me ranimer ; et au bout d'une heure, péniblement, je reprenais vigueur...

J'avais dû parcourir un bon kilomètre pour m'extraire de *l'Inlandsis*. En surface, un mince bandeau orangé découpait toujours l'azur, tandis que des stries blafardes cinglaient l'horizon... Les années défilaient maintenant comme des minutes. Spectateur étourdi, j'observais la course folle des astres, *en route vers l'infini*. Le compteur embarqué indiquait alors l'année **25 553** et le chiffre des ans s'incrémentait comme des secondes... Et dans ce planétarium géant s'animait l'étoile boréale, dessinant autour du pôle des cercles concentriques.

(1) Cf. Livre II : amis du voyageur au XXI^e siècle, avec le canadien « français » Boris, le camelot Khalil, l'ancienne bimbo Solange et l'ingénieur bricoleur Head & Soulders (HS).

ANNÉE 25 553

Au dessous de l'engin, un vaste désert de glace s'étendait à l'infini : aucun relief à l'horizon, hormis de mornes éperons neigeux, dressés ça et là et s'effaçant ensuite, comme de l'eau bouillant au cœur d'une marmite !

J'étais perdu, sans terrain dégagé pour m'orienter, grâce aux montagnes notamment, car le désert glacé n'offrait aucun repère, point de salut à l'explorateur novice que j'étais.

Le thermomètre embarqué marquait onze degrés et le climatiseur de bord peinait à rétablir une température normale...

Pressé de quitter l'enfer blanc je regagnais l'hyperespace profond, cet inframonde obscur où les dimensions se distendent. Armé d'outils pour accélérer la marche du temps les saisons s'alternaient maintenant à une vitesse effrayante ; mais ces hivers glaciaires s'avèrent si longs que la température moyenne y côtoie volontiers le zéro...

Frigorifié je poussais l'Indenor dans la zone rouge, et après de longues minutes d'interminable attente, cinquante mille ans s'étaient écoulés...

Regagnant la réalité je découvrais soudain un paysage chaotique et glacé : là-bas, se fracturaient en tonnerre infernal des glaçons gigantesques ; et au milieu de la débâcle s'étendait à l'horizon un espace bleu et dégagé...

Mettant cap à l'ouest j'engageais alors une manœuvre rapide, exploitant l'incroyable capacité de vol de la machine ; et après un quart d'heure de route j'accrochais enfin l'océan, à l'endroit même où existait jadis la ville de Poissy... car durant des millénaires l'Atlantique avait patiemment grignoté la roche, redessinant ici des côtes nouvelles...

Le spectacle était bluffant : un immense tapis de glace s'avancé doucement dans la mer, là où des séracs gigantesques quittaient le socle polaire pour plonger, tels des léviathans dans l'abîme ; et à chaque naissance d'un nouvel iceberg se faisait entendre des détonations pareilles à des coups de canon !

On se serait cru en Patagonie, dans la péninsule de Magellan, là où le glacier Perito Moreno disparaît dans le lac Argentine. Mais ici, les faces de ces géants contenaient des débris plus familiers...

Approchant de l'aplomb neigeux, d'anciens immeubles pris dans la glace affleuraient falaise, tels des insectes figés dans l'ambre : des appartements dévastés s'y imbriquaient en millefeuilles, broyés par des forces colossales !

Plus bas s'étalait une myriade de débris flottants ainsi que d'anciens foyers mâchés par les mords d'étaux gigantesques : c'était là tout ce qui subsistait de notre monde !

La société bornée et suffisante qui m'avait vu naître n'était plus. La nature se vengeait : assaillis de toutes parts, les continents, les fleuves, les déserts et les océans recrachaient l'homme. Pillées et dévastées, les forêts et les terres arables vomissaient l'espèce qui avait un jour terni jusqu'aux continents blancs...

Le compteur de la machine affichait alors l'année **65 965**, faisant d'anciennes villes étiolées en linceul ruines plus vieilles encore que nos antiques pyramides !

Arrachées lentement de leur siège marneux, Paris et d'autres citées s'étaient déplacées depuis sur des lieues, avec l'Inlandsis. Et tout était désormais cassé et figé dans cette gangue de mort...

ANNÉE 65 965

Plus loin flottait un vieux matelas, tandis que d'innombrables déchets jonchaient la surface trouble de l'océan. Et autour de ce formidable cloaque, des nuées de mouches agressives pullulaient sur je ne sais quelle carcasse !

Retenant mes larmes j'observais un quartier d'affaires fiché dans le ventre froid d'une falaise. Écume d'une civilisation vouée aux abîmes s'entassait au loin d'autres débris pulvérisés, tandis qu'au large, perdu sur ce Styx nauséux, flottait un canard en plastic jaunît ; sans doute avait-il appartenu un jour à un enfant...

Mais la banquise trembla, pareille à de l'acier que l'on tord, émettant des craquements roques et des crissements sinistres. Puis, surgissant d'un mur neigeux, apparurent d'effrayants éperons de glace, tandis que s'amplifiait ce brouhaha infernal. Et comme la falaise menaçait de s'effondrer je m'en écartais prudemment, harcelé par des goélands avides, lancés à la recherche d'une maigre pitance.

Troublé aussi par l'horreur du spectacle je fuyais ce tragique cimetière, ultime égout d'une civilisation disparue : la nature implacable répondait au cynisme de nos caciques, recrachant dans ce borbier malodorant les carcasses pourries de leurs infortunés rejetons...

* *
*

LE RUISSEAU SAINT MARTIN : 90 732

Œcœuré et désabusé j'entraîs un itinéraire retour dans l'ordinateur de bord. Un vent puissant s'engouffra alors dans l'armature de la Lanterne, chassant l'odeur pestilentielle qui régnait en bas. Frigorifié, je remontais le col de mon Jersey...

Au loin le crépuscule s'étendait en linceul sur ce désert glacé, progressant comme l'encre sur un buvard. Devançant ma route, le spot de l'engin dardait un pinceau blafard sur l'inlandsis désolé : pâle lumière dans la brume, la Lanterne d'Hadès progressait dans la nuit, son œil de cyclope éclairant les enfers ; mais la mort blanche, l'enfer de Dante, demeurait en bas, froide, immuable et désespérément silencieuse.

Enfin, le cœur serré, j'engageais un nouveau saut temporel, toujours hanté par ces images de fin du monde ; et passé un quart d'heure de route, vingt cinq mille ans s'étaient écoulés – le compteur de bord affichait alors l'année **90 732**...

Parvenu au terme de ma course, je quittais l'univers gémellaire, regagnant la réalité. Dehors une brise légère s'engouffrait dans l'armature de l'engin, sifflant comme dans les vergues d'un navire. Plus bas, dans la plaine, s'affichait en damier un paysage verdoyant, cocktail bucolique de campagne anglaise et de bocage normand : l'Oxfordshire des séries « Barnaby ». Mais j'avais pris trop d'altitude ! Sujet au vertige, j'amorçais bientôt une descente de près de mille mètres, pressé de regagner la terre ferme...

Planant au dessus d'un bois je consultais alors ma carte géodésique, sans enregistrer de réponse : les pôles s'étant inversés l'ordinateur de bord recalculait ma position...

Enfin s'affichèrent les reliefs d'une mappemonde où clignotait un point rouge : localisé par 48 degrés de latitude sud et 2 degrés de longitude est, je survolais les Buttes Chaumont, où plutôt l'immense forêt qui en recouvrait l'endroit !

Au dessous des arbres cyclopéens s'étendaient à perte de vue et un vol de perruches bavardes croisait dans ma direction...

« Des perruches à Paris ! Mais comment ces piafs ont-ils pu arriver là ? », pestais-je, en oubliant que leurs ancêtres s'étaient un jour échappés des soutes d'un avion. Depuis, elles avaient parcouru bien du chemin... de Madras à Roissy et de l'anthropocène aux temps futurs : c'était désormais une espèce autochtone, remuante immigrée venue picorer le pain de nos moineaux, disparus depuis longtemps...

L'escadrille passa en craillant, m'imposant une manœuvre savante...

« Mais tonnerre de Brest, tout le ciel leur appartient ! », maugréais-je en corrigeant l'assiette, évitant de peu ces phacochères volants...

Avant d'atterrir je sillonnais ce qui fût un jour la capitale, redevenue depuis un vaste réseau de lacs et de rivières, parsemé de sous-bois luxuriants. Curieusement, certains puits profonds rappelaient ces gouffres mexicains baignés d'eaux turquoise qu'on appelle aussi cénotes !

Et dire qu'avant l'implantation humaine le bassin parisien surpassait ce paradis ; concept bien difficile à appréhender pour qui n'avait connu de la ville qu'un entrelacs d'égouts !

Depuis mon départ presque cent mille ans s'étaient écoulés et l'endroit n'affichait aucune trace humaine. L'homme, ce pollueur jamais payeur, avait-il déserté les lieux ?

C'était l'impression que j'avais...

Visiblement, l'emballement climatique créé par mon espèce avait engendré un fort refroidissement, glaciation suivie d'un climat tempéré ! Ainsi, à coup de diesel et de climatisation, l'humanité insouciante n'avait su prévenir les formidables bouleversements induits par ses errements !

Dans ce monde recomposé je trouvais un endroit propre et dégagé, près de l'ancienne Place de la Bastille. Et sur cette aire de verdure, les papiers gras, « tags » et autres pestilences relevaient du passé !

Vaste comme un terrain de football, la petite clairière accueillait un mince filet d'eau : *le ruisseau Saint Martin...*

Poussé aussi par la curiosité je décidais d'aller explorer les lieux. Et pour me dégourdir les jambes j'enjambais un parterre de luzerne, assommé par le crissement cuivré d'un million de sauterelles.

L'endroit avait bien changé !

Jadis se pressait là une foule bigarée, composée de touristes perdus et de groupes claniques, rassemblés selon l'affinité du moment : des Grunges et des néo-punks gothiques y côtoyaient des hommes d'affaires pressés ! Mais maintenant, la nature avait repris ses droits et réinvesti les lieux...

Impressionné par ce foisonnement de vie j'y croisais aussi des insectes géants, l'air s'avérant plus oxygéné qu'autrefois. L'un d'eux d'ailleurs, scarabée de belle taille, vint se poser sur mon épaule ; et bien qu'inoffensif je ne pus retenir un frisson, en songeant aux Arthropleuras du carbonifère...

« Mais qu'est-ce qui va bien encore me tomber sur la tête ? », m'exclamais-je anxieusement, tandis que l'animal armé de pattes épineuses s'empêtrait maladroitement dans mon pull over, avant de reprendre essor dans un bourdonnement d'hélicoptère.

Plus loin, arrivé près du point d'eau, trois grenouilles effarouchées disparurent dans un grand flop. Interpelé par le bruit je glissais mes mains dans le courant cristallin... et si des millénaires plus tôt m'apparaissait suspecte jusqu'à la pluie qui m'arrosait la tête, l'esprit tranquille, je me désaltérais à une source que personne n'avait encore souillée...

Évoluant près du rivage je surveillais les allées et venues d'une colonie d'alevins fuselés. Des perches, à ce qui me sembla...

J'étais affamé et en citadin maladroit je m'appliquais à les attraper... Mais passé un quart d'heure de maraude leur présence se fit rare sur les berges du ruisseau. Aussi, dépité par la sagaie, j'optais pour un hameçon tiré de ma boîte à couture : une aiguille savamment recourbée et une sauterelle en guise d'appât feraient bien l'affaire... Et ainsi armé, je remontais plusieurs de ces torpilles argentées.

Grisé par ma réussite, j'en profitais aussi pour me débarbouiller...

Rapportant mon butin à bord, je croisais plus loin une couleuvre de belle taille : à peine effarouché, l'animal leva la tête, siffla dans ma direction, puis disparut dans la luzerne...

Plus épaisse que mon poignet, j'évaluais sa longueur à près de trois mètres ! Et bien que la bête fût inoffensive cette rencontre inopinée m'incita à plus de prudence ; car sans hommes pour piller et asservir le milieu, la nature reprend vite ses droits...

ANNÉE 90 732

Passé à table j'essayais d'enflammer quelques brindilles. Mais inexpérimenté en tout je troquais rapidement l'étoupe et le bâton contre le Zippo, moins épique mais tellement plus efficace...

Au début tout se passa sans embuches... jusqu'à ce que des étincelles bleuâtres crépitassent autour du feu, attisé comme sous l'effet d'un chalumeau !

Et busquement l'incendie gagna d'intensité, si bien que je sautais à pieds joints dans le foyer pour circonscrire les flammes, manquant de peu enflammer mes braies !

Ma première journée de camping commençait bien mal !

Confirmant aussi mes craintes j'attribuais cet éther inflammable à nos rejets industriels, car par un effet boomerang ces apports carbonés favorisaient ici une flore luxuriante qui concentrait l'oxygène de l'air !

Ainsi stimulée, la nature réparait opiniâtrement nos dégâts...

Prévoyant, je tassais alors du sable et des cailloux autour du feu, repensant à ces terrifiants incendies du carbonifère, capables, disait-on, d'embraser l'atmosphère et des forêts entières !

* *
*

LE NIÑOCÈNE : 90 732

Plus tard, troublant mon repas, un écureuil curieux entreprit d'escalader la Lanterne : dans un mouvement spiral le petit rongeur parcourut l'armature pour terminer sa course sur la statue d'Hadès...

Sans broncher je l'observais de guingois, jusqu'à ce que nos regards se croisent... C'est alors qu'il sauta sur le toit de l'engin, pour se soustraire à ma vue ; car chez Dame nature, observer un animal dans les yeux suffit à déclencher la fuite... ou bien l'attaque... selon qu'il s'agit d'une proie ou d'un prédateur...

Mes trois perches englouties je vérifiais aussi, à mes dépends, que ces poissons sont truffés d'arêtes... Puis mon repas terminé, je préparais mon sac pour aller randonner, ignorant si le monde des Hommes avait survécu... Et en retournant mes effets, s'exhala une douce odeur de lavande dans l'habitable : visiblement Solange (1) s'était donné bien du mal pour repasser et parfumer mes affaires...

Une fois habillé je coiffais l'engin de sa nouvelle bâche, fine et anodisée, puis m'armais d'une boussole pour longer l'ancien canal St Martin... Mais en guise de chenal ne subsistait là qu'un bois dense, un ruisseau et des lieux de passage tracés par le gibier. D'ailleurs, si la flore était exubérante, elle n'en demeurait pas moins extrêmement pauvre en variété ; observation qui s'appliquait aussi à la faune, trahissant là encore une extinction de masse sur notre planète, désastre que j'attribuais à l'inconséquence des hommes...

Jadis la biodiversité parisienne se résumait à l'humain, à ses animaux de compagnie et à ses pigeons. Ah, ces tonnerres de pigeons, si redoutables pour les toits et les carrosseries...

Mais dans le cas présent la nature était comme « endormie », attendant un invisible signal, pour remodeler le vivant ; et pour moi qui avait traversé les siècles, l'étrange sentiment d'un monde en gestation était bien palpable...

Ouvrant alors mon sac, j'attrapais un carnet de voyage pour baptiser cette nouvelle période le « *Niñocène* », l'ère qui succédera un jour à « l'Antropocène »...

Plus loin, à l'horizon, la Seine avait disparu, remplacée depuis par un delta plus austral. C'était du moins l'impression que j'avais eu, lors de mes manœuvres d'altitude... Quand, chemin faisant, je tombais sur des épis de blé. Mais d'un genre nouveau et aux germes plus gros que des grains de café !

« Sans doute une nouvelle forme de céréales », me dis-je, en suspectant un héritage des hommes...

Obligé aussi de faire des provisions j'en remplissais mes poches, car le temps des vivres faciles était révolu et stocker ma nourriture conditionnait ma survie...

Enfin j'arrivais Gare de Lyon, mais là-bas, plus rien ne subsistait des agrégats de béton qui jadis défiguraient l'endroit. Et malgré ma joie de découvrir cet espace vierge, un curieux sentiment de solitude m'enserra soudain le cœur...

Je n'étais pas totalement perdu mais la présence d'arbres immenses et de créatures forestières commençaient à m'angoisser, car sans m'en rendre compte j'avais passé trop de temps dans ces sous bois, là où les distances sont plus longues que sur le bitume...

(1) Cf. Livre II : amie du voyageur et membre de l'équipe du canadien « français » Boris, au XXI^e siècle, avec le camelot Khalil et l'ingénieur bricoleur Head & Soulders (HS). Ex-danseuse du Paradis Latin, Solange avait tourné dans une pub pour la marque Canard wc.

L'horloge courait et le soleil flirtait déjà avec l'horizon quand j'empruntais un chemin forestier ; et sur cette route improbable se dessina bientôt un ballast et des vestiges de rails, corrodés et dissous depuis longtemps...

C'était là maigres empreintes, mais j'y voyais le signe rassurant d'une civilisation qui n'avait pas totalement disparue. Reprenant aussi espoir, j'empruntais sitôt cette piste sur près de deux cent mètres, quand une moraine rocailleuse me barra le chemin !

Face à moi une colline en pente douce recouvrait l'ancienne voie ferrée : depuis, le temps et les glaciers avaient fait leur œuvre et mon chemin balisé n'était plus ; à la place, un glissement de terrain avait un jour submergé le vieux ballast et l'ouvrage des hommes...

Découragé, j'appelais plusieurs fois, attendant d'improbables réponses.

C'était stupide, car l'aire était abandonnée et ne subsistait là qu'une faune inconnue et sauvage. Frissonnant aussi à cette idée je décidais de rentrer... Et quand je rebroussais chemin le disque solaire virait déjà au rouge sur l'horizon. C'est alors que surgit d'un sous-bois un drôle d'animal. Rehaussant mes lunettes je crus discerner un quadrupède familier. Aussi pensais-je avoir affaire à un chien et avançais prudemment... Mais séparés d'une bonne centaine de mètres je m'arrêtais là, pour mieux l'observer, notant qu'il n'essayait pas de fuir.

De la corpulence d'un loup, le carnassier ressemblait à un renard : ses pattes étaient noires, ses oreilles courtes et sa large queue touffue. Cependant, jamais encore je n'avais vu goupil d'une telle taille !

Instinctivement, je ramassais une lourde branche et m'avançais encore...

Surpris, l'animal s'éloigna de plusieurs mètres, puis fit volte-face !

Cédant alors à la panique je lui lançais de grosses pierres et le « Renard-loup » détala. Mais arrivé à l'orée du bois, il s'immobilisa de nouveau, pour me défier de ses yeux jaunes... car sans m'en rendre compte je foulais le territoire d'un prédateur, zone où ma présence était perçue comme une provocation : l'époque de l'Homme-Roi était révolue ; il me fallait maintenant composer avec les nouveaux maîtres des lieux, réapprendre à avoir peur, plutôt que de parcourir le monde en conquérant, le ventre en avant ; il me fallait aussi éviter de crier ou de courir inutilement et surtout, surveiller le vent, pour masquer mon odeur...

Mais la nuit tombait. Incapable aussi d'affronter ce carnassier j'essayais bêtement de l'amadouer : « Petit-petit, vient ici mon chienchien », tandis que l'autre me fixait de ses yeux mordorés. Finalement je cédaï à la colère, menaçant : « Bougre de sac à puces, tu vas te casser de là, oui ou non ! » ... sans plus de succès d'ailleurs... Aussi, à court d'arguments et cédant à un instinct primaire, je choisissais d'aller me réfugier dans un arbre !

Là encore mes talents de citadin ne m'offraient guère d'atouts : nul doute qu'à « Koh Lanta » j'aurais bu la tasse, noyé avec les p'tits gros dans la vasière, pour laisser les blondasses aux mains de bellâtres guaminés... Mais dans le cas présent, il s'agissait surtout d'un « challenge » pour ma survie !

Enfin, je trouvais un chêne praticable : un modèle standard, pour handicapé, arbre où je me hissais jusqu'aux plus hautes branches, tandis qu'au loin, glapissaient plusieurs de ces Renards-loups... Puis, à l'aide de ma ceinture, je m'amarrais à une ramure, prêt à passer la nuit sur cet arbre perché...

* *
*

LA NUIT DE LA CHAUVÉ SOURIS : 90 732

Heureusement pour moi mes vêtements étaient épais et mon anorak confortable, si bien qu'en peu de temps je m'endormais, bercé par les cris de la forêt... Mais vers une heure du matin j'étais réveillé par un crissement d'aile, tout près de mon visage...

Lentement j'entre-ouvris les paupières... pour distinguer deux yeux phosphorescents et énormes, semblables à ceux d'un hibou et qui me scrutaient sournoisement dans l'ombre !

Instantanément mon cœur s'arrêta de battre et je restais là, pétrifié, n'osant plus bouger ni crier, au risque de déclencher une attaque !

Ainsi donc, silencieusement, cette créature des ténèbres m'épiait depuis longtemps déjà... Puis, lentement, elle parut se rapprocher...

Sentant alors fondre mes entrailles, je frappais la chose ennemie en poussant un horrible cri. Mais emporté par le mouvement, je perdais l'équilibre pour basculer dans le vide !

Ce fut heureusement ma ceinture qui me retint, si bien que je me retrouvais bientôt appendu par le nombril, comme une grotesque araignée arrimée à son fil. Puis, imitant les contorsionnistes du cirque, je parvins enfin à corriger le tir...

Les sens en éveil, je remontais alors sur ma branche sans retrouver trace de « mon agresseur » ! Peinant aussi à me rassurer, j'imaginai la présence d'un rapace. Mais quand je vis, au pied de mon arbre, grouiller dans l'herbe d'étranges créatures aux yeux iridescents, ma frayeur redoubla... Instinctivement je repensais aux chats du Père Lachaise (1), bien que dans le cas présent, ces « Morlocks » là m'apparaissaient bien moins sympathiques...

Frénétiquement, je vérifiais aussi que d'autres de ces horreurs ne stationnaient pas à proximité. Et comble de l'épouvante, l'une d'entre-elles se tenait, en effet, suspendue à une ramure, juste au dessus de ma tête !

Dans un mouvement désespéré, je cognais dans la branche en hurlant, tandis que les animaux de la forêt m'accompagnaient de leurs cris. Quand soudain, me rasant de près, la créature se laissa choir sur le sol.

A demi rassuré, je l'observais avec dégoût s'agiter dans l'herbe, grouillant parmi ses semblables... Et comme mes yeux commençaient à s'accoutumer à l'obscurité, je compris qu'il s'agissait là d'une espèce nouvelle de chauve-souris géante !

Sans fermer l'œil, j'attendais l'aube pour identifier mes inquiétants visiteurs ; et à mon grand réconfort ces étranges bestioles paraissaient toutes absorbées par la recherche de baies tombées à terre. Dixit donc les chauves-souris vampires, bien que leurs gueules retroussées, façon museau de bouledogue, n'eussent rien d'engageant...

Ayant jadis burlingué, ces animaux là me rappelaient une variété de chiroptère africain. Mais bien qu'arboricoles, ces rampants avaient perdu l'usage de leurs ailes : au nombre d'une trentaine et grosses comme des caniches, les plus ventruées transportaient des petits, accrochés en grappes sous le ventre de leur mère. Je notais aussi qu'elle se déplaçaient rapidement sur le sol et grimpaient aux arbres alentours, en évitant prudemment le chêne où je me trouvais... Sage précaution...

(1) Cf. Livre II : réfugié dans la tombe de Charles Rossignol, au cimetière du Père Lachaise, des chats errants avaient réveillé le voyageur, leurs yeux de braise luisant comme ceux des Morlocks du roman de Wells...

Partiellement rassuré, il s'agissait maintenant de prendre mon courage à deux mains, pour faire demi-tour...

Avec agilité, j'atterrissais bientôt sur l'herbe, entouré d'un peloton de ces visiteurs étranges ; et si ma présence n'engagea aucune hostilité, avisé, je m'en écartais prudemment, craignant que mon passage ne les incitât à changer de régime alimentaire...

Plus tard, ma frayeur passée, je baptisais ces placides créatures « *Miniopterus terrenum* », pour décrire cette variété étrange de chiroptère terrestre...

Un nom imprononçable qui aurait sans doute beaucoup amusé le grand entomologiste Jean-Henri Fabre...

Parvenu enfin jusqu'à la Lanterne, l'appareil stationnait toujours au milieu du champ, là où je l'avais laissé. Requinqué aussi par sa présence, je respirais plus librement... et arrivé à proximité, j'activais un poussoir de ma montre pilote pour démarrer la machine. C'est alors que la sphère métallique disparut !

Instantanément la clairière se retrouva déserte, comme si l'engin s'était évaporé !

« C'est pas vrai, elle est partie sans moi ! », m'écriais-je avec effroi.

Paniqué, je me précipitais vers l'emplacement vide, mouillant mes braies comme un animal blessé. Mais arrivé à destination, je rencontrais un « mur » qui m'arrêta net dans mon élan : sous le choc je reculais d'un bon mètre, le souffle court et les yeux hagards !

Bien qu'invisible l'engin temporel était toujours là ! J'entendais aussi le bruit cristallin de mes disques qui, lentement, montaient en régime...

Prudemment j'avançais alors une main, quand mes phalanges rencontrèrent une surface dure comme de l'acier. Et sous l'empreinte de mes doigts apparurent soudain comme des veines violacées, signalant là la présence de la bâche de Boris (2) ; car si ce vieux forban m'avait parlé de matériau ultra-résistant, il avait omis de me dire que la toile courbait la lumière, ou plus exactement, reproduisait, en surface, l'image perçue de l'autre côté de l'engin !

Plus près, disposées en damier sur ce revêtement étrange, de minuscules sections composaient les pixels d'un gigantesque écran. C'était bluffant !

Rassuré je stoppais l'appareil et soudain réapparût la silhouette de ballon sonde de la Lanterne, plantée au milieu du pré comme un grotesque champignon : libérée de l'emprise du puissant champ magnétique la bâche métallique était redevenue souple et argentée...

Encore tout tremblant je contournais le véhicule temporel, soucieux de me convaincre de sa présence, palpant son robuste squelette d'orichalque, à la manière d'un maquignon... Et pour finir de me rassurer, je vérifiais qu'aucun passager clandestin n'avait investi l'appareil...

On n'est jamais trop prudent...

* *
*

(2) Cf. Livre II : amis du voyageur au XXI^e siècle, Boris et l'ingénieur bricoleur Head & Soulders (HS) avaient reconditionné et perfectionné la Lanterne, notamment par un revêtement capable d'arrêter une balle de revolver...

LE VERGER DES AMANDIERS : 90 825

Les bagages faits je relançais l'appareil temporel : pied au palonnier les années et les saisons défilaient maintenant en continu, quand je remarquais l'absence de clef sous ma console de commande !

Sorte d'arrêt d'urgence ce dispositif isolait les actionneurs de la machine, en cas d'avarie. Naturellement, cette carence n'empêchait pas l'engin de marcher, mais faisait office de sécurité... Vidant aussi mes poches je fouillais fébrilement mes affaires, sans succès : « Ah, vingt Dieux, c'est pas vrai ! m'exclamais-je. Qu'est-ce que j'ai encore foutu de cette satanée carouble ! »

Profondément contrarié, je décidais alors d'arrêter la Lanterne...

De retour dans la clairière Saint Martin, c'était l'hiver et de petits flocons tombaient mollement en se dandinant comme des feuilles. Il devait faire moins de cinq degrés et les rares sons de la plaine portaient loin dans cet air plus dense. La campagne commençait aussi à blanchir et je farfouillais nerveusement autour de l'engin, les mains nues dans la terre fraîche. Mais au bout d'un quart d'heure, les doigts gourds, je remontais à bord pour me réchauffer.

Mon compteur indiquait alors l'année **90 825** : quatre vingt treize ans s'étaient écoulés depuis mon précédent départ et le pass ne se trouvait plus sur le sol, car passé un siècle, la végétation avait recouvert l'endroit et les animaux avaient dû tout déplacer... Mais plus grave encore, je n'étais pas sûr d'avoir perdu cette clef près de la machine, ne parvenant plus à me rappeler quand je l'avais extraite de son logement !

Maintenant, si je l'avais égarée dans le sous-bois, quelque part près de Gare de Lyon, mieux valait l'oublier ! Et comme il commençait à faire froid je lançais le spectro-scanner de bord : assez sensible pour repérer un intrus, l'appareil pouvait détecter certains objets ainsi que les champs magnétiques situés dans l'entourage proche de l'engin...

Par chance le pass n'était pas bien loin : pour une raison inconnue il était tombé au pied de la Lanterne, recouvert depuis par quinze centimètres d'alluvions durcies par le froid...

C'est donc armé d'une cuillère que j'excavais le vieux morceau de métal terni par un long séjour dans la terre. Puis une fois nettoyé, je le remettais en place en veillant à ce qu'il ne se décroche plus...

Coup du sort, cet imprévu illustrait là les dangers de l'exploration temporelle : tout ce qu'on laisse derrière soi est inéluctablement gâté par le temps, confirmant l'aspect irréversible de ces voyages...

L'incident réglé je relançais laborieusement ma machine ainsi que l'accélération du temps...

Prenant alors un peu d'altitude une chose inhabituelle attira cependant mon attention : c'était maintenant le printemps, et à une encablure de ma position, dans l'ancien quartier des Amandiers, s'étendait un verger !

Mettant cap à l'ouest je survolais bientôt plusieurs rangées d'arbres, visiblement plantées là de main d'homme !

Cherchant alors un espace dégagé, j'atterrissais à proximité d'une petite clôture taillée dans des thuyas.

Puis, une fois à terre, j'allais visiter les lieux...

Soigneusement entretenus et posés à intervalle régulier, des pommiers, poiriers et autres pêcheurs, parsemaient l'endroit. Songeant aussi aux consignes de mon ami Boris, j'allais cueillir une poire bien mure pour recharger ma nouvelle batterie miniature (1). Et comme les fruits paraissaient appétissants, je me lançais dans une cueillette gourmande...

A la manière d'un Jean-Pierre Koff exigeant je sélectionnais les produits du terroir, quand soudain, à un mille de là, s'avança une forme humaine, tout en haut d'un chemin rocailleux !

Dérangé dans ma maraude j'endossais alors du plus naturellement que je pus le rôle du botaniste curieux, m'arrêtant sur des bourgeons en fleur, ou bien auscultant le fruit en devenir, en jardinier éclairé...

Et au bout d'un instant se précisa la silhouette gracile d'une jeune fille, chargée d'un panier d'osier, qui progressait dans ma direction...

Pris la main dans le sac, j'étais dans de beaux draps : partagé entre gêne et joie de rencontrer quelqu'un, je redoutais surtout les « explications ». Et quand elle arriva à ma hauteur, j'abrégais les présentations en me lançant dans un discours fleuve : j'expliquais, la bouche pleine, que ma batterie nécessitait une recharge en glucose et que ma visite inopinée comblait cette impérieuse nécessité...

Mais la jeune fille semblait ne pas me comprendre...

Jouant alors au gourmet, je louais l'héritage gaulois, vantant les mérites des produits frais, en condamnant l'usage des pesticides : « Ah ! Enfin des cultures naturelles et de beaux fruits ! » m'exclamais-je avec emphase...

Mais mon interlocutrice ne connaissait ni le Bio ni le très médiatique José Beauvais, pourfendeur du tout profit et de la malbouffe...

Finalement, à court d'arguments, j'essayais l'anglais : « do you speack english ? », sans enregistrer d'autre réponse...

Pourtant, au cinéma, les explorateurs qui visitent d'autres mondes trouvent **toujours** des indigènes sortis d'Oxford... et parfois même, les monstres les plus repoussants ergotent sur des questions de vocabulaire...

Mais ça, c'est à Hollywood...

Âgée d'à peine seize ans la jeune fille était très belle : ses cheveux auburn, tirés en arrière et luisants, étaient coiffés en boule, à la manière des beatniks des années 70. L'observant de près, son teint halé et sa physionomie trahissaient des origines orientales, sans qu'on pût cependant la rattacher à un groupe ethnique précis...

Elle m'observait avec attention, concentrant sur moi d'immenses yeux verts, qui illuminaient un visage d'une grande finesse, presque enfantin.

Intimidé, je me sentais alors comme un sale gosse pris la main dans le sac. Et comme j'invoquais des excuses maladroitement, elle me souhaita simplement un « bon appétit », articulant toutefois ces mots avec une grande difficulté...

Visiblement, le « franglish » était toujours à l'honneur...

(1) Cf. Livres II : remplaçant l'antique batterie de camion qui alimentait l'engin, Boris avait installé sous la console de commande un tube argenté de la taille d'un cigare. Et pour fonctionner il suffisait de l'alimenter en sucre !

ANNÉE 90 833

Plus mal à l'aise encore, je focalisais maladroitement l'attention sur ma minuscule batterie, postillonnant des morceaux de poire, révélateurs de ma gourmandise... et plus je m'enfonçais, plus l'autre réprimait un fourire...

Cédant alors à la curiosité, elle se saisit délicatement du mini-cylindre pour l'étudier longuement, comme s'il s'agissait d'un objet précieux. De mon côté, j'observais que ses vêtements étaient taillés dans un tissu grossier et que ses chaussures étaient faites de cuir brut...

Peut-être aussi, pensais-je, qu'à l'instar des « Élois » de Wells, la société d'alors s'était effondrée et que la technologie que j'apportais dépassait de loin son entendement...

Puis elle me tendit l'accumulateur pour sortir un tube argenté de l'une de ses poches. Visant alors un corbeau occupé à décharner une pomme, elle pressa sur le cylindre. Et instantanément, un feu de Bengale s'échappa de l'arme pour percuter le volatile !

Contrarié dans sa besogne l'emplumé s'envola alors en coassant, l'œil mauvais...

La jeune fille s'en amusa grandement en m'adressant un rire cristallin. A demi-rassuré je l'imitais aussi, me demandant quelle pourrait bien être sa prochaine cible...

Mais simplement elle m'offrit son étrange baguette, longue d'un empan, en ajoutant : « Vous en aurez besoin, là où vous allez ! »

* *
*

LES ENFANTS DES HOMMES : 90 833

Curieusement, si j'avais bien entendu ces mots, l'échange s'était fait sans qu'elle ne prononce la moindre parole !

Interdit, je saisisais le cylindre en observant la jeune fille, pétrifié.

Elle se contenta simplement de sourire, et sous cette haute coiffure que je pris d'abord pour un effet de mode, se dissimulait, en fait, un crâne des plus volumineux !

Déstabilisé par cette découverte j'étouffais aussi ma surprise. Stupeur que la jeune fille détecta aussitôt ; et elle en parut très affectée...

Ainsi donc l'homo-sapiens s'était transformé, cédant la place à une espèce nouvelle !

Appuyant mon observation je l'a mis rapidement très mal à l'aise. Étrangement, je ressentais son trouble, comme si elle me transmettait ses propres sentiments... confirmant que cette personne communiquait par la pensée !

Indistinctement, je percevais comme une sourde appréhension à mon égard, quelque chose qui aurait pu se traduire par : « il en reste donc encore ! » ; et sans être grand clerc, je devinais que « l'ancienne espèce » – celle à laquelle j'appartenais – s'était depuis effacée. Cependant, le trouble de la jeune fille signalait que ce départ ne s'était pas fait sans heurts ; car une population d'une quinzaine de milliards d'individus ne disparaît pas comme celà, du jour au lendemain...

Bien qu'étonné j'avais déjà une vague idée des divergences humaines, pour avoir jadis aperçu d'étranges crânes dans des musées chiliens et maltais : alors très éloigné des standards admis, il s'agissait là d'une espèce ignorée des anthropologues, prompts à décrire nos « ancêtres » comme des primates, mais réticents à étudier des crânes oblongs vieux de 25 000 ans, possédant un volume hors norme...

Ainsi donc, le bond évolutif de la petite paysanne semblait s'être déjà produit, dans le passé de l'humanité, reléguant l'homo sapiens à une famille prolifique et envahissante... mais dans le cas présent, il avait fallu attendre près de cent mille ans pour que l'horloge biologique humaine se remît en route, engendrant une espèce nouvelle ; et nos descendants n'étaient ni chauves ni affublés d'oreilles pointues, pas plus qu'habillés de salopettes blanches, façon Comos 99, comme on se plaisait à les imaginer à mon époque...

Toutefois, la transition avait dû être douloureuse ; car non content d'avoir pillé l'écosystème, déstabilisé le climat et éradiqué d'autres lignées, nous avons aussi tenté d'éliminer nos propres descendants !

Pour détendre l'atmosphère, je m'adressais à elle :

- « Je viens de loin...
- Je sais, Vous êtes venu dans... à bord de...
- Elle marqua une pause.
- Dans votre...

Je sentais maintenant que les mots lui manquaient, aussi, pensais-je très fort au mot « brouette ».

Et à ma grande stupéfaction, elle tomba dans le panneau :

- Votre... brouette ? dit-elle d'une voix incertaine.

Enfin, je commençais à comprendre : ne parlant pas ma langue, elle l'apprenait à mon contact, plus précisément, par les pensées que je lui transmettais, à « l'insu de mon plein gré » ...

- Oui c'est ça, repris-je, à bord de ma brouette ! »

Puis, exhibant une immense satisfaction, je la regardais de haut, avec l'impérieuse suffisance d'un vieux boxeur qui aurait étalé un coq arrogant... Car, après tout, cette indo-pakistanaise mal dégrossie, cette godiche en tongues avait sournoisement capté mes pensées, exploitant là insidieusement une faille de ma personne !

C'était frustrant, pour ne pas dire intolérable...

Allais-je donc ainsi me laisser faire par cette marchande de cheese-nan, cette romanichelle du futur ?

Maintenant, décontenancée, la jeune fille me regardait comme un bambin à qui on a fait une mauvaise farce.

Dieu qu'elle était belle !

Mais vite honteux de ma roublardise, je lui expliquais brièvement ma situation. Elle ne parut d'ailleurs guère étonnée, la maîtrise du temps paraissant chose acquise à nos descendants... et plus je lui parlais, plus je ressentais de la sympathie pour cet être abouti. Un peu comme s'il s'agissait là de ma propre fille, soudain conscient du privilège qui m'était donné de pouvoir m'adresser à un *enfant des hommes*.

Bientôt il me fut inutile de parler, car le simple fait de structurer mes pensées m'autorisait à communiquer avec elle. Tout n'étant qu'affaire de concentration...

Ainsi donc, cette faculté présente en chacun de nous se développait chez moi au contact de la jeune fille : sa présence réveillait simplement cette zone où s'opère la perception des idées, des sentiments...

Nous étions, en quelques sorte, « en phase » l'un avec l'autre. L'exercice réclamant cependant une grande empathie, il me fallait aussi réapprendre à écouter, être davantage à l'écoute de l'autre...

Un tour de force pour le rhinocéros laineux que j'étais...

Aujourd'hui encore, je possède toujours ce don, hérité de ma rencontre avec cette jeune fille du *Verger des Amandiers*. Avec le temps, j'ai d'ailleurs fini par comprendre que le cerveau humain est pareil à un « émetteur », chacun transmettant en permanence des pensées, plus ou moins structurées d'ailleurs, selon que l'on est concentré ou que l'on rumine de puissants sentiments ; et à cet égard, l'amour, la peur et la haine s'avèrent, de loin, « les images mentales » les plus perceptibles...

J'ai beaucoup appris de ma rencontre avec cette personne. Surtout sur moi-même... et si je regrette parfois de ne rien lui avoir demandé sur cette nouvelle humanité, ses croyances, sa technologie, son histoire, une chose était cependant certaine : ce stylet métallique qu'elle me remit trahissait une incroyable maîtrise de la matière, l'objet se « rechargeant » de lui même, au simple contact de l'air, ou bien du vide, car je ne n'ai jamais vraiment compris comment fonctionnait ce drôle d'engin !

J'ai donc quitté le verger des amandiers, emportant avec moi le panier à fruits de la petite paysanne. Rassuré sur mon avenir, je reprenais ma course folle vers l'inconnu...

Et dans ce voyage sans retour, je savais que, quelque part dans les nimbes du temps, une personne pensait à moi...

* *
*

LE PETIT LAC : 562 553

J'évoluais depuis longtemps déjà dans l'inframonde : ajustant les commandes de la Lanterne je programmais l'ordinateur de bord pour enclencher la « compression temporelle ». J'étais impatient de tester mes voyages sur de grandes échelles... Intrépide globe trotter, j'activais les gouvernes de l'engin pour amorcer un énorme bond dans l'avenir...

Sans m'en apercevoir, le temps se mit alors à ralentir considérablement à bord de l'appareil, tandis qu'au dehors, les événements se succédaient avec une effrayante rapidité. Ainsi, le mince cours d'eau Saint Martin redevenait rivière et les bras du Delta de Seine se fondaient bientôt en un fleuve géant, presque aussi vaste que l'amazone !

Puis, lentement, l'action conjuguée de l'eau et des gravats usina le plancher parisien, pour le transformer en corridor rocheux. Déjà cinq cent mille ans s'étaient écoulés, mon compteur de bord affichait l'année **562 553** et l'érosion des siècles redessina ici un paysage nouveau : autour de moi, l'herbe des prairies et les neiges d'hiver s'unissaient en une vapeur verdâtre, rivalisant avec l'azur, tantôt plus clair, tantôt plus sombre, selon que ma position autour du soleil correspondît à l'été ou à l'hiver.

Atteignant l'année **802 701** la machine se mit soudain à ralentir, puis s'arrêta, car souhaitant connaître le monde d'Herbert Georges Wells j'avais entré cette date dans l'ordinateur de bord...

Je débarquais donc, plein d'appréhensions : par certains aspects l'endroit rappelait le paysage décrit par le romancier, hormis l'absence de constructions et la présence d'une flore moins tropicale... Anxieux aussi à l'idée de rencontrer des Morlocks je n'osais quitter le bord, préférant prendre de l'altitude et vérifier si un semblant de civilisation avait perduré...

Et hormis la nature sauvage, je n'observais rien ici qui pût trahir une quelconque présence humaine. Méthodiquement je sillonnais aussi le ciel, côtoyant un long moment la cime d'arbres majestueux, à la recherche de constructions ou de cultures ; mais rien...

Maintenant, si des Eloïs ou des Morlocks fréquentaient ce monde, ils devaient séjourner ailleurs sur la planète...

Ainsi, en partie rassuré, je relançais le processus temporel...

Confortablement calé dans mon fauteuil, j'arpentais maintenant le temps comme un spectateur du Trianon (1), ébloui par une projection « grand large » ; et au travers de l'énorme lentille de bord, fenêtre ouverte sur l'infini, croissait une végétation colorée : des floraisons d'une incroyable beauté habillaient des arbres nouveaux, soudain redevenus verts... C'était là merveilleux « papillotement floral », presque trop rapide pour déceler la morte saison...

Bluffé par ce spectacle, je finis par m'endormir et quand j'entre-ouvris les paupières, l'année **1m 527 802** s'affichait sur mon écran : un million et demi d'années s'étaient écoulées depuis mon départ et une unité supplémentaire marquait le septième ordre de marche de mon chronomètre de bord !

Découvrant un paysage nouveau je stoppais la manœuvre pour poser la Lanterne au cœur d'un alpage.

Là, un monde inédit s'offrait à moi...

(1) Cinéma de Romainville, que fréquentait le voyageur, au XX^{em} siècle !

ANNÉE 1 527 802

Le climat était plus froid et le relief très montagneux, tandis qu'en contrebas, encadrés de magnifiques prairies, se dessinaient les méandres d'un fleuve redevenu sage...
Situé en aplomb de ce bassin, mes instruments de bord indiquaient une altitude stable, désignant l'énorme contrefort rocheux où je me trouvais comme ultime vestige du plancher parisien !
Quelques cent mètres plus bas montaient en tourbillons des volutes de pollens parfumés.
Fatigué par mon voyage, je coupais bientôt les commandes pour aller me dégourdir les jambes...

Sur les hauteurs s'étendait un plateau aride parsemé de larges futaies, tandis qu'en contrebas, s'accrochaient au calcaire gris des falaises des arbres rabougris. Et comme le ravin tombait à pic, je rebroussais chemin, regagnant le tapis moelleux de l'alpage, tellement plus rassurant...
M'allongeant alors sur l'herbe, je contemplais les hautes cimes de pics désolés : garé au cœur de cette estive le spleen me gagnait et le monde alentour m'apparut soudain triste et austère !

Plus haut dans la montagne évoluaient d'étranges bestioles. Armé aussi de ma lorgnette je crus reconnaître une sorte de bouquetin, mais n'ayant qu'une idée sommaire de leur anatomie j'imaginai une nouvelle espèce de caprin...
Je les observais un long moment, évoluer gracieusement sur des pentes raides : plus agiles que leurs aînés les plus petits grimpaient en file indienne, telle une troupe de funambules.
Mais il commençait à faire froid. Pressé aussi de quitter mon éperon rocheux je relançais la Lanterne pour aller visiter l'étrange contrée...

Stationné à dix bons mètres au dessus du sol, des pinèdes familières auraient dû meubler ce terrain rocailleux, mais il n'en était rien : des charmilles rabougries et d'impénétrables buissons s'étendaient à perte de vue, signifiant que le temps des conifères touchait ici à sa fin...
Plus tard je survolais des plantes pareilles à d'immenses choux-fleurs : tirant sur le vert profond, leur floraison cireuse rappelait les dragonniers, ces arbres parasols qu'on trouvait jadis aux îles Canaries...

Poursuivant ma route, à trois heures au sud-sud-est, à un bon mille de ma position, le sol s'affaissa brusquement. Là-bas tout paraissait plus vert. Croisant alors dans cette direction j'aperçus bientôt un petit lac posé au creux d'un ancien cénote...

Garant l'appareil sur une aire dégagée, je foulais des herbes hautes pour rejoindre le point d'eau...
Traversant un mince sous-bois, j'enjambais une minuscule source, à l'origine de la petite mare entourée de joncs. Passant à gué je parcourais encore cent bons mètres quand mon estomac se mit à gargouiller, car durant mon escale au verger des Amandiers j'avais mangé des pommes "rainette" sans aucune retenue ; et rattrapé par leur acidité j'étais maintenant indisposé, aussi m'apparut-il plus sage de regagner la Lanterne...

Le retour s'avéra pénible et ponctué de « haltes techniques », jusqu'à ce qu'apparaisse enfin le toit de mon vaisseau temporel. Par chance, le précautionneux Boris m'avait réservé quelques remèdes et des rouleaux de papier parfumés, « cargaison indispeinsable pour les navigateurs au loing cours », comme disait le vieux canadien...

Pour économiser mon stock je panachais végétaux et papier ; et une fois ces formalités accomplies, enterrais soigneusement mes selles avant d'aller m'aiguayer les mains, conscient que les prédateurs associent volontiers diarrhée à animal affaibli...

Toutes ces précautions figuraient dans la Bible du baroudeur, le manuel de survie de Cody and Dave, deux inclassables à l'origine d'une précieuse littérature sur le sujet. On y parlait notamment d'hygiène corporelle, primordiale et toujours irréprochable : ainsi, en guise de savon, j'utilisais du lierre, des primevères, du souci, ou encore du houx, et quand j'avais la main heureuse, je cueillais des saponaires, mousse et autres détergents naturels...

Pour lutter aussi contre l'adversité nos experts étaient très clairs : jamais de plaie béantes, d'odeurs suspectes ou de déchets pouvant trahir la moindre vulnérabilité...

Enfin soulagé, je reprenais ma visite pour aller faire le tour du petit lac...

A peine plus grand qu'une mare, le bassin n'excédait pas les vingt mètres sur quinze. L'eau, couleur vert pomme, servait de patinoire à des cicindèles qui en troublaient la surface, tandis que des canetons barbotaient près des joncs, sous l'œil vigilant de leur mère...

Béton mis à part, on se serait cru square Auguste Métivier, à Chatillon-Montrouge...

* *
*

UN DRÔLE DE PAROISSIEN : 1 527 802

Assis sur une souche je ressassais de vieux souvenirs quand se fit entendre un « splash », signe qu'un gros poisson fréquentait l'étang !

Surpris je m'approchais des berges, pour reculer bien vite, craignant une rencontre avec un crocodilien hostile, tapi au fond de l'eau et prêt à m'attraper la gorge : Sir Bear Grills en faisait état dans ses mémoires, parlant d'écailleux capable de s'extraire de l'eau pour vous happer comme un crotale ; car pour qui parcourt le temps l'évolution devient le pire ennemi du voyageur, la plus insignifiante des créatures pouvant engendrer, demain, l'espèce dominante – quand il ne s'agit pas de monstres prédateurs...

Cette agitation passée le calme était revenu dans la place, quand s'anima soudain la surface du petit lac ! Puis l'instant d'après apparurent d'inquiétants remous, suivis d'un long chapelet de bulles irisées...

Instinctivement je reculais, pour observer de loin le plan d'eau où crépitaient maintenant de grosses bulles jaunâtres, quand au centre de ce bouillonnement surgit une tête couverte de poils.

« Tonnerre de Brest, qu'est-ce que c'est encore que ce truc là ! » m'exclamais-je, stupéfait.

Aussi inattendu dans ce décor qu'une rencontre avec le « Marsupilami », l'étrange visiteur m'adressa un « pwuuiitt », éternua plusieurs fois puis disparut sous l'onde trouble !

J'avais eu bien peur, et une fois la pression retombée, j'éclatais de rire, rappelant en surface le *drôle de paroissien*, visiblement intrigué par ma présence...

La loutre, car s'en était une, était assez différente des mustélidés de mon époque : d'un mètre cinquante environ, sa longue queue fine était plate comme celle d'un castor et son crâne, rond et volumineux, était encadré d'oreilles minuscules. Et comme pour l'inconnue du Jardin des amandiers, l'arrière du crâne de cette étrange créature était surdéveloppé !

A distance l'animal m'épiait malicieusement, pour mieux s'éclipser quand nos regards se croisaient... et refaire surface plus loin. Dessiné comme une caricature de chez Tex Avery, son museau humide et brillant était cerné de grands yeux noirs, pétillants d'intelligence... Aussi, sans trop savoir pourquoi, ce drôle là m'inspirait de la sympathie : à son contact j'avais une irrésistible envie de rire, subodorant je ne sais quelle bêtise dont il pouvait bien être capable...

Et à propos de bêtises, j'allais vite être servi...

Mon hôte fit le tour du petit lac, comme si de rien n'était, puis, paraissant me jauger, gagna subrepticement la berge... Intrigué j'avançais aussi... mais arrivé à ma hauteur, le malotru fit claquer sa queue rugueuse sur le plan d'eau : accroupi pour mieux voir, un front vaseux m'habilla alors de la tête aux pieds, s'immisçant jusque dans mes basques !

Son but atteint, l'autre disparut sous l'onde trouble, tandis que trempé jusqu'à l'os je regardais ce mauvais plaisant s'éloigner du bord ! Puis, un peu plus loin, il refit surface, pour mieux jouir du spectacle... et dans son œil tors s'affichait l'indescriptible joie de m'avoir joué ce mauvais tour...

Plus tard, lorsque la loutre revint à la charge, je fuyais précipitamment la berge, pressentant qu'elle allait remettre le couvert ; et comme l'instant d'avant, je « ressentis » son dépit, pour cette tentative avortée ; car ce sixième sens qu'avait éveillé chez moi la petite paysanne fonctionnait aussi avec les animaux... et dans ce cas précis, le mustélidé semblait plus malin qu'un dauphin, l'éventail de ses émotions s'avérant aussi riche et complexe que celui d'un humain !

Ainsi, lorsque mon visiteur se remit en chasse, je le prenais de vitesse, et des deux mains l'aspergeais tant que je pus !

Surpris, l'autre resta planté là, toute étonné de sa position d'arroseur arrosé. Puis, interprétant ce signal comme un jeu, il repartit vers moi en frappant sa queue rugueuse sur l'eau, tandis que de mon côté, je faisais tout ce que je pouvais pour l'éclabousser...

Mais moins hardi que mon adversaire palmé je dus rapidement battre en retraite, pour aller étendre mon linge sur un arbre proche ; tandis qu'au loin, dans la mare boueuse, le petit animal m'adressait des « pwuiit » enthousiastes !

Ainsi m'étais-je fait une nouvelle amie : sevrée depuis peu, la loutre paraissait encore jeune et la présence de sa famille devait lui manquer. Peut-être aussi avait-elle trouvé en moi le compagnon de jeu idéal... Mais les bonnes choses ayant une fin je passais à des occupations plus sérieuses, m'employant à ouvrir une boîte de pâté Hennaf.

Puis je rassemblais des branches sèches et des pierres, pour cercler un foyer...

Trouvant cela curieux l'animal vint m'aider, en déménageant le bois mort que j'entassais... Plus subtilement l'affreux Jojo m'indiquait, à sa manière, que j'occupais son territoire et que la gestion des ressources y dépendait de son bon vouloir... Mais quand je mis le feu aux brindilles, le propriétaire terrien fonça précipitamment dans sa mare !

Plus tard un museau brillant apparut en surface, suivi d'un œil périscopique qui m'espionnait de loin, à la manière d'un gros crapaud... car comme tout animal sauvage le batracien poilu redoutait le feu...

Amusé, j'installais le pâté Hennaf sur la braise et rapidement la boîte se mit à frémir, tandis que grillaient quelques céréales récupérées près de la rivière St Martin...

Une brise légère attisa alors les charbons ardents et des volutes bleuâtres dissipèrent bientôt un agréable fumet ...

Attirée aussi par l'odeur, la loutre gourmande vint me rendre visite...

Posée sur son derrière, elle s'immobilisa à trois bons mètres de moi, avançant mécaniquement le museau, pour mieux humer... et comme je lui parlais, elle se mit en extension sur ses pattes avant en baillant. Je lui tendis alors une bouchée, mais stoppée par son instinct elle resta plantée là, trépignant d'impatience... Puis tournant sur elle même comme un chat court après sa queue, elle m'adressa un « pwuiit » nerveux, suivi de longs soupirs !

Amusé je décidais aussi de tester sa gourmandise en lui jetant un peu de nourriture, et j'attendais...

Le petit animal avança, hésita, se ravisa, puis se coucha nerveusement sur l'herbe. Fatigué de le titiller, je feignis alors de l'ignorer pour le laisser prendre sa pitance : ce qu'il fit avec avidité...

Puis, pour attirer mon attention, mon visiteur me héla de nouveau : de toute évidence le « pâté du mataf » avait du succès chez les loutres... Aussi, calmement, j'en déposais une autre portion dans l'herbe, cette fois à un mètre de distance...

Intrigué par cette peluche drolâtre, je voulais savoir qui de son instinct, qui de son appétit prendrait le dessus... et après moult hésitations, la loutre gourmande finit par céder : le cou en extension, elle s'approcha timidement pour se saisir du casse-dalle, du bout des dents, et détalier au loin comme une grosse martre ventrue...

Puis, quelques instants plus tard, l'animal revint aux nouvelles...
Mais cette fois-ci, je lui tendis la nourriture...

La loutre trépigna, bailla, chuinta et passées quelques hésitations, banda le cou aussi fort quelle pût pour s'emparer du morceau que je lui donnais.

Avisé, je m'attendais une fois encore à ce qu'elle détale, mais la petite chipie resta plantée là, toujours intéressée par le contenu de ma cuisine, faisant jouer son museau comme la trompe d'un tapir...

Croyant aussi l'avoir apprivoisée j'essayais de la toucher, mais effarée par mes manières, elle me piqua la main de ses crocs hypodermiques, en poussant un grognement féroce !

C'est ainsi que l'Horribilis m'exprimait sa gratitude ! Moi qui avais généreusement partagé mon repas ! Et maintenant, cette pimbêche m'indiquait d'une manière cavalière que nous n'avions pas gardé les cochons ensemble...

Morsure superficielle, plus que ma main c'était surtout mon orgueil qui souffrait : j'étais comme ces prétendants, éconduits au bal par un petit boudin poilu que personne n'invite jamais à danser !

Je découvrais donc à mes dépens, que chez Dame nature un animal reste sauvage, aussi intelligent et sympathique soit-il...

Ainsi, par ce comportement déplaisant, la peluche querelleuse rompait les liaisons diplomatiques. Je décidais alors de la laisser à sa vasière, pansant mes plaies... et mon amour propre... puis éteignais le feu, pour regagner la Lanterne, bougon...

* *
*

Le ciel s'embrumant, des nuages grisâtres courraient au clair de lune et le hurlement du vent portait sa plainte dans le corridor rocheux de la vallée endormie. Au fond du gouffre, le reflet de l'astre des nuits scintillait sur ce que les hommes avaient un jour appelé Seine, ce fleuve soudain devenu géant... et depuis sagement retourné dans son lit...

Le regard perdu dans l'azur je songeais aux villes que les hommes avaient bâties jadis sur l'astre des nuits, des complexes assez vastes, à ce qu'on disait, pour être visibles à l'œil nu... enfin, pour peu qu'on eût les yeux de lynx de mon ami Boris (1)...

Qu'en restait il aujourd'hui, hormis des ruines millénaires posées sur un satellite poussiéreux ?

Fronçant sourcil, je ne distinguais rien d'autre là haut qu'un disque argenté, conscient que la seule machine fonctionnelle dans ce coin d'univers devait être la Lanterne ; à moins, bien sûr, que les descendants des hommes n'eussent inventé le mouvement perpétuel, comme ces Krells de la Planète interdite...

Cloisonnant l'engin temporel je lançais mes disques pour activer la pompe à chaleur. Et rapidement, un climat doux et apaisant inonda l'habitable, tranchant d'avec la fraîcheur du soir... Pour occuper aussi mon temps j'écoutais de la grande musique, diffusée par le plafonnier de la Lanterne, car mes amis s'étaient surpassés pour m'assurer une expédition agréable...

Tel Némoto dans son boudoir je somnolais, douillettement calé dans mon siège, écoutant du classique dans ma Rolls climatisée, tandis qu'au dehors, soufflait le vent en rafale sur des cimes enrochées. Et malgré moi, je ne pus retenir une pensée pour la peluche à grosse tête, pelotonnée quelque part dans un trou humide et obscur...

Le lendemain je m'éveillais aux aurores. Auscultant ma main, les dents aiguisées de la loutre avaient simplement piqué la chair, sans me causer d'autres dégâts...

Rassuré sur ma blessure, et encore tout endormi, je posais l'orteil sur un coussin moelleux, quand quelque chose me pinça le talon, suivi d'un remue ménage sous l'assise !

Horrifié je grimpais sur mon fauteuil, le cœur battant, ignorant ce qui stationnait là...

C'est alors qu'apparut la bille de clown du petit mustélidé !

M'adressant un « pwuiit » matinal l'autre posa ses pattes sur le rebord du siège, pivotant la tête comme une poule ausculte une cuillère... Aussi, à demi rassuré, j'éloignais mes arpions des crocs hypodermiques du petit caïman, qui quitta subrepticement le bord par une ouverture dans la toile que je n'avais pas vu !

Le sol encore chaud, l'inconnu avait passé la nuit ici, lové sous mon fauteuil, indiquant que mon visiteur nocturne préférait la musique de chambre aux bourrasques du printemps, tapi quelque part au fond d'un trou humide et froid...

Puis je sortais prendre l'air...

Secondé du saucisson à pattes, qui courrait maintenant comme un dératé, j'allais m'asseoir près du petit lac, pour me raser. Chose ô combien difficile, avec un gazier qui s'applique à vous asperger, pour mieux vous ôter la mousse du visage, car pour le petit diabolotin tout n'était que jeu !

(1) Cf. Livre II : vieil ami du voyageur au XXI^e siècle, le canadien Boris était érudit et féru de sciences. Lui et ses amis avaient aussi préparé le voyage de l'explorateur et modernisé son engin temporel.

Harcelé par ce malotru je finis bientôt par m'entailler le menton. Puis, quelques cris plus tard, l'affreux Jojo chipa mon savon pour aller le recracher plus loin, manquant de peu s'étrangler, insensible à mes menaces : « Tu vas voir un peu si je t'attrape, horrible Castor ! »

Plus tard, la loutre retorse s'enfuit avec ma serviette, récupérée à la nage au beau milieu de l'étang, occasion inespérée pour elle de venir me picorer les orteils...

Hors de moi j'accostais en boitillant, coursé par le petit démon, chassé à grands coups de torchon. Et un instant plus tard nous nous disputons le tissu spongieux. Mais quand l'Horribilis s'acharna sur la panosse je m'y cramponnais fermement, perdant l'équilibre pour glisser sur l'herbe... Traîné alors sur le dos sur près de cinq mètres je finis par lâcher prise, au risque de tout déchirer... Satisfaite aussi de son larcin, la loutre charardeuse prit alors le large, tandis que de mon côté je ruminais des pensées assassines, honnissant le petit animal : « Sale bête, attend un peu que je t'attrape ! » ; mais passé en mode postcombustion l'usurpateur avait disparu dans les sous-bois, avec son butin...

L'instant était pénible : j'avais emporté avec moi le strict nécessaire, redoutant maintenant l'état dans lequel j'allais récupérer ma serviette... pour peu que je la retrouve un jour... Moi qui souffrais de solitude j'étais servi : armée de crocs énormes, incongrus dans une mâchoire si étroite, ma nouvelle compagne m'imposait ses frasques et ses caprices, pire qu'une danseuse de cabaret vampirisant le gentleman esseulé !

Récupérant enfin mes effets j'essorais l'oripeau de chez Linvosges, maudissant l'affreux castor, alors bien décidé à me faire tourner en bourrique... Il me fallut ensuite trouver une branche suffisamment haute pour l'éloigner des crocs de l'autre chipie, en équilibre sur ses pattes arrière et qui convoitait déjà mes chaussettes... Voyageur guetté par l'ennui, la tempête sur patte m'imposait ici ses mauvais tours, car dans cet écrin montagneux tout n'était que jeu pour l'horrible petit animal. Pourtant, sa fantaisiste, sa joie de vivre et sa bonne humeur déridaient peu à peu le vieux sanglier que j'étais devenu : le drôle de bonhomme à bord de sa machine oubliait lentement sa solitude, obligé de conjurer les frasques du saucisson à pattes...

Enfin, à force d'agitation, le mustélidé finit par fatiguer et s'allongea sur l'herbe : échouée de tout son long la loutre baillait maintenant, recherchant la meilleure position pour dormir. Finalement, elle opta pour la station « sur le dos », pour s'épouiller le ventre et m'adresser des « pwuiits » d'invitation à la sieste ; car pour l'affreux Jojo, passer ses journées à courir, grignoter tout ce qui se présente, et surtout, dormir, résumait là ses seules préoccupations...

Profitant alors de l'accalmie j'évaluais les ressources de l'endroit, pour constituer des vivres. Prolixe, le biotope s'avérait en fait assez riche, car après l'extinction de masse provoquée par l'homme la nature avait vite repris ses droits. Ainsi, fruit d'une surconsommation de carbone, l'oxygène photosynthétique diminuait lentement, même si sa concentration était encore importante ; fait aussi confirmé par la taille des insectes : la planète était entièrement reboisée, inaugurant une courte période que j'appelais « Néo-carbonifère ».

Plus loin, remontant aux sources de l'étang, je rencontrais bientôt une colonie de grenouilles vertes. Et en bon « froggy » j'en attrapais quelques unes pour improviser une persillade. Mais c'était sans compter sur mon inexpérience, car pour qui n'a jamais dépouillé de bestiole, estourbir un simple batracien relève de l'exploit...

Sourd à leurs protestations je démembrais maladroitement les amphibiens, à grands coups de Laguiole ; et pour éloigner les prédateurs, j'équarrissais loin du bivouac, comme l'évoquait dans ses mémoires sir Bear Grylls, pair d'Angleterre et vétéran de la survie...

Mon forfait accompli, j'attisais quelques braises pour faire du thé - des feuilles de ronce comme Darjeeling. Puis j'emplissais de glands ma timbale, pour les ébouillanter et leur retirer leur tannin. Entre temps, j'énucléais aussi quelques fruits de rosier – les fameux gratte cul – pour les transformer en confiture d'églantine, véritable concentré de vitamine C.

Enfin, mes cuisses de grenouille piquées en broche, je jetais quelques châtaignes dans la braise jusqu'à ce qu'une douce odeur de cuisine s'exhalât alentour...

Passé soudain en mode détection, le petit démon frissonna du museau. Ouvrant alors un œil, il s'épouilla le ventre puis bondit comme un diable sur ses courtes pattes...

Inquiet, je lui tendais hâtivement quelques restes, qu'il négligea, car ma cuisine au beurre l'intéressait bien d'avantage... et comme j'engloutissais mes brochettes il approcha son museau de mes mains en émettant une sorte de « gazouillis » : l'œil triste, le mustélidé singeait maintenant le bébé phoque échoué sur la banquise...

Aussi, sensible au simulacre, je partageais mon repas ; et quand tout fut terminé, l'animal se lança dans la toilette méticuleuse de mes doigts... Opération ponctuée d'une morsure, pour bien m'exprimer là toute sa gratitude... mais surpris par cette attention je me laissais faire, gratouillant le ventre dodu du petit carnassier.

Aux anges, ma nouvelle compagne m'adressa alors de doux ronronnements, avant de s'endormir...

Ainsi lové, le petit animal rappelait ces enfants visités par les fées, bien que dans son cas, Carabosse en personne avait dû se déplacer...

* *
*

LA CUISINE AU BEURRE : 1 527 802

Les semaines s'effeuillèrent ainsi, dans cet écrin de verdure pareil à une émeraude posée sur le toit du monde. Mais dans cet Eden chaque journée comportait son lot d'obstacles et de difficultés, car depuis longtemps déjà l'homme avait perdu son statut d'espèce dominante. Confronté aussi au pire, pour vivre il me fallait chasser, tuer pour ne pas être tué !

Ainsi, à l'instar du sergent John Rambo, la traque aiguisait lentement chez moi d'antiques instincts prédateurs : armé du manuel de Sir Bear Grylls, préfacé par Cody & Dave, autres vétérans de la survie, j'étais devenu expert dans l'art de la conservation...

Bien évidemment je ne donnais pas dans ces traques vulgaires, ces véneries de chasseur aviné, car l'homme de goût vise toujours l'excellence...

Informé du biotope j'avais aussi opté pour une traque virile, de celles réclamant sang froid et ténacité : la chasse à l'escargot !

Le temps ayant fait son œuvre, la famille des helicidae incarnait alors un gibier de choix. Opiniâtre, la nature avait rendu l'espèce furtive, parant d'une coquille zébrée les cousins de nos « petits gris » ; car épargnés de mes contemporains, les colimaçons colorés de nos jardins, Cernuellas et autres Xeropictas, s'étaient depuis transformés en monstres de près d'un demi-kilo ! De quoi tirer de la bête quelques steaks conséquents...

Armé d'un bâton j'allais débucher ces gibiers de potence, embusqués dans l'herbe haute et m'épiait du haut de leurs antennes. Mais rompu à l'exercice, j'étais sans pitié pour l'hélix fugueur, traquant et coinçant l'animal sournois ; et quand ils se planquaient, pour mieux échapper à la cueillette, mon amie gourmande les débusquait rapidement...

Pour cuisiner l'hermaphrodite j'avais aussi ma méthode : la bête était tenue captive une semaine, le temps de dégorger, avant de finir au chaudron... Mais l'odeur s'avéra si terrible qu'il me fallut officier loin de la Lanterne, au risque d'imprégner durablement mes effets...

Et quand j'ébouillantis l'otage, la loutre venait aux nouvelles, toute guillerette, pour s'arrêter soudain, l'œil suspicieux : humant alors l'air avec dégoût, elle m'adressait des « pwuiiiit » réprobateurs, fuyant en éternuant...

Ainsi, en peu de temps, j'étais devenu **le** Robuchon de l'hélix, « **the** top chef », comme disent les Bobos, soucieux de transfigurer la cuisine française et la francophonie ! Mais ici, pas de place pour la novlangue ou le moléculaire, hors de prix : rien que du gras, du lourd et du bon...

Toutefois, après deux semaines à ce régime, l'autre chipie commença à saturer : un matin, elle refusa même d'avalier sa pitance, manifestant son courroux par une morsure, avant de fuir sous l'onde trouble du petit lac...

L'attitude cavalière du saucisson à pattes exprimait là désir urgent de varier notre menu, d'autant que depuis quelques jours déjà le mustélidé traînait des fesses sur l'herbe, payant du train avant pour tirer le reste du corps comme une bûche...

Mais heureusement pour l'Horribilis, j'avais déjà rencontré ces signes avant-coureurs chez Robespierre, le chat de l'orphelinat, sujet lui aussi aux vers parasites...

Consultant alors mes bases de données, j'accédais à l'ordinateur de bord, via une interface neuronale « high-tech » très pratique : hommage aux séries X-Men, j'appelais cela mon « Cérébro » !

Plus élaboré que le casque du Jardin des Plantes (1) son utilisation était assez naturelle, permettant de consigner des informations courantes, dont une partie du journal de bord composant aujourd'hui cette histoire...

Mais passant du coq à l'âne j'oubliais bientôt mes recherches, quand un coup de museau inquisiteur me rappela vite à l'ordre : quelques plantes vermifuges locales étaient requises, en espérant que l'évolution et le climat n'aient pas trop bouleversé les choses...

Et en fin d'après midi, grîmé comme Livingstone au Zambèze, j'organisais une expédition entomologique, secondé par mon assistante... car en peu de temps l'affreux Jojo m'avait adopté, m'imposant ses frasques et sa turbulente présence...

Sur notre chemin des oiseaux d'espèces inconnues quittaient leurs nids, obscurcissant le ciel comme autant d'étourneaux lancés dans un fracas infernal. Perdu aussi dans cette multitude, je crus reconnaître une sorte de ramier, gros comme un moineau et que je baptisais Nano-pigeon ! Hyperactif le petit mustélidé essaya d'en attraper, mais les volatiles étaient bien trop rapides pour lui... et après plusieurs tentatives infructueuses la loutre s'en revint, profondément contrariée...

« Eh oui, que veux-tu, lui dis-je, tu perds ton temps, tu vois bien que ce sont des pigeons à réaction ! »

Sous un soleil tenace je parcourais depuis longtemps déjà le plateau calcaire quand une odeur fétide m'interpella ! Insupportable la pestilence était si repoussante que mon amie la loutre préféra s'éloigner, en m'adressant l'œil réservé au bouillon d'escargots...

« Mais... j'y suis pour rien moi ! fis-je pour me disculper. Il doit sans doute y avoir une carcasse dans les environs, un morceau de charogne qui traîne dans le coin... » Et pour mieux me rendre compte j'approchais d'un peu plus près, notant avec surprise que l'odeur de carne émanait, en fait, d'une plante !

Et en effet, disséminée dans l'herbe haute, s'élevait là une colonie de gros choux violacés, cadavres entourés d'un épais cortège de mouches noirâtres : un champ d'hellébore, à ce qui me sembla...

Appelée aussi « patte d'ours » cette nouvelle variété se distinguait clairement des plantes de mon époque, bien que la filiation parût évidente.

Découverte inattendue, le végétal nauséabond comblait là toutes mes attentes : à vrai dire je n'aurais pu tomber mieux, car ces herbacées abritaient exactement les composés chimiques que je recherchais !

« Ça y'est, dis-je à la loutre méfiante, on a touché le gros lot ! » Mais l'autre, loin à l'écart, ne partageait pas mon enthousiasme...

Le nez pincé je baptisais aussi l'inconnue « Ratabouine », en souvenir « d'Alex patte d'ours », mon pote de Fleury Mérogis (2)... Puis, soigneusement, j'en cueillais quelques feuilles, pour les ranger dans ma besace, sous l'œil effaré de la loutre...

(1) Cf. Livre II : au XXI^e siècle le voyageur avait utilisé un appareil de réalité virtuelle, engin qui permettait de se projeter dans la tête d'un serpent, en éprouvant des sens inconnus à l'humain.

(2) Cf. Livre II : ancien boxeur et ami de l'explorateur, connu dans les geules de la prison.

ANNÉE 1 527 802

Long et pénible le retour se fit sous un soleil de plomb. Préoccupé par notre sécurité j'avais hâte de rentrer, tandis que mon assistante courait dans tous les sens. Puis, tout à coup, la loutre se volatilisa : l'affreux Jojo avait disparu !

J'appelais. Sans succès ! Quand sortit calmement d'un sous-bois une sorte de gros sanglier. Couvert d'écailles urticantes l'animal se posta à cinq mètres de moi. Puis il m'observa brièvement, visiblement peu impressionné, pour reprendre son chemin tranquillement... Clairement dérangé dans ses activités, quelqu'un à l'affût l'avait amené là. C'est alors que la petite peste sortit d'un fourré, toute guillerette, pour se poster à mes côtés. Sans perdre alors mon calme je me baissais pour l'attraper par le colbac, laissant à notre musculeux visiteur le temps de s'éloigner...

Vu la taille du bestiau les choses s'étaient bien terminées pour nous, le gros animal estimant que nous ne représentions pas une grande menace. Mais mieux valait toutefois rester sur nos gardes, concept assez difficile à expliquer à l'Horribilis, qui carburait au kérosène... D'ailleurs, houspillé par le petit animal, je finis par perdre patience : hors de moi je m'armais bientôt d'une branche de latanier, agitée à chaque bêtise... Et il me fallut agiter souvent, pour obtenir la paix, jusqu'à ce que passablement contrariée, l'autre chipie se résolut enfin à filer droit, un œil sur le chemin et l'autre vissé sur le martinet, attendant l'instant propice pour remettre le couvert...

Quelques cris plus tard, nous arrivâmes à la Lanterne. J'y déposais mon barda, tandis que l'assistante partit s'allonger, pour fuir l'emprise du latanier et méditer dans l'ombre de nouveaux méfaits...

Là-bas, mes scanners high-techs confirmèrent aussi la qualité de mes prélèvements : directement affiliée à l'hellébore la « ratabouine » constituait un puissant vermifuge ! Imitant alors les chimistes du moyen-âge, j'élaborais toute une gamme de remèdes bon marché, constatant à quel point nos laboratoires en avaient verrouillé l'usage, à grands renforts de brevets pharmaceutiques...

* *
*